

*Histoire de la  
traduction littéraire  
en Europe médiane*

ANTOINE CHALVIN,  
JEAN-LÉON MULLER,  
KATRE TALVISTE,  
MARIE VRINAT-NIKOLOV

# *Histoire de la traduction littéraire en Europe médiane*

Antoine Chalvin, Jean-Léon Muller, Katre Talviste, Marie Vrinat-Nikolov

Presses Universitaires de Rennes, 2019

Sous un intitulé sobre, cette *Histoire de la traduction littéraire en Europe médiane* écrite par Antoine Chalvin, Jean-Léon Muller, Katre Talviste et Marie Vrinat-Nikolov propose une ample introduction à une histoire du livre dans cette vaste région. Les auteurs, traducteurs et/ou enseignants-chercheurs, offrent ici une réflexion synthétique utile à quiconque, familier ou non de cet espace, s'intéresse aux différents aspects de la traduction littéraire. L'élaboration de cet ouvrage, aboutissement d'un projet de longue haleine mené dans le cadre du programme « Émergences » de la ville de Paris, conçu il y a près d'une dizaine d'années, mérite que l'on s'y arrête. Si les quatre auteurs en ont assuré conjointement l'écriture, il résulte d'un travail collectif plus ample et de la collaboration de vingt-six spécialistes des langues et littératures abordées. Dans la phase initiale de ce travail, les auteurs ont élaboré un questionnaire (accessible à l'adresse suivante : [www.his-trad.info](http://www.his-trad.info)) destiné à nourrir une première trame de l'ouvrage. À partir de cette première version, plusieurs phases de concertation, ajustements, compléments et rédactions successives ont permis de lisser l'ensemble, de l'harmoniser et de l'équilibrer sur le plan territorial et thématique dans un dialogue permanent avec les collaborateurs. Ces échanges exigeants ont permis d'aboutir à un ouvrage qui, sans prétendre à l'exhaustivité, se caractérise par son souci du détail et de l'équilibre sur un plan aussi bien thématique que factuel. Ce travail scrupuleux et érudit reste accessible, son écriture est à la fois légère et précise, le lecteur est accompagné dans sa lecture jusqu'aux cartes qui l'aident à s'y repérer. L'ensemble est servi par des mises en contexte historiques précises et bien adaptées au propos général.

L'aire traductionnelle abordée est celle qui s'étend entre le monde russe et le monde allemand, des pays baltes aux limites septentrionales de la Grèce. Cette aire est déterminée en fonction de sa cohérence interne explicitée dès les premières pages. Les auteurs organisent leur réflexion et leur analyse autour de trois questions simples qui forment l'armature de l'ouvrage : qui traduit ? que traduit-on ? comment traduit-on ? Ces questions sont abordées au fil de quatre parties partant de l'époque où la traduction concernait principalement les textes religieux jusqu'à la période postérieure à 1945, en passant par le temps de l'émergence des littératures profanes et par l'analyse des rapports entre la traduction et la modernité littéraire.

Comme le signalent les auteurs, il ne s'agit pas tant de se plier à un exercice chronologique rigide que d'identifier des grandes étapes dans l'évolution du paradigme traductionnel. L'ouvrage démontre en effet amplement que la succession de ces étapes répond à des temporalités et à des rythmes qui peuvent être sensiblement différents en fonction des langues ou des régions étudiées.

On pourrait regretter que certains espaces linguistiques soient moins richement illustrés que d'autres. Ce serait toutefois faire peu de cas des contraintes induites par l'ambition même de cet ouvrage : celle d'offrir un regard synthétique et aussi exhaustif que le permettent les travaux ou les matériaux disponibles. Si certaines aires linguistiques peuvent parfois paraître privilégiées, on observera que cela n'empêche nullement les auteurs de tenir leur pari d'un traitement global de leur objet. En outre, et c'est heureux, leurs compétences académiques et professionnelles leur permettent de couvrir des aires moins familières au lecteur francophone. Aussi bien l'aire bulgarophone que l'espace baltique sont ainsi traités avec une précision que peu d'ouvrages peuvent proposer, sans pour autant nuire à la cohérence de l'ensemble ni à la qualité des analyses portant sur d'autres aires linguistiques.

La première partie est consacrée aux traductions d'écrits religieux qui furent souvent les premiers textes en langue vernaculaire, rédigés en vieux slave et répondant aux nécessités de l'évangélisation et en particulier de la diffusion des prières, à l'initiative des prêtres ou des clercs, d'abord sous forme orale, et, plus tardivement, sous

forme écrite. Les premières traductions des textes bibliques datent du XIII<sup>e</sup> siècle mais ce ne fut qu'avec la Réforme que cette activité se développa, avec une intensité variable selon les régions et les langues. Ainsi fut-elle intense dans le monde tchécoslophone en raison de l'importance – antérieure à la Réforme – du phénomène hussite. Il en alla de même en Pologne ou dans le royaume de Hongrie. Les auteurs n'oublient pas de rappeler que l'importance de la population de langue allemande dans le royaume tchèque comme en Pologne eut un effet significatif sur ce développement. Dans les langues de la Baltique orientale, l'essor de la littérature religieuse fut étroitement lié à l'action de l'Église luthérienne. Les traductions de la Bible y apparurent toutefois sensiblement plus tardivement qu'en Europe centrale.

Les informations sur les traducteurs de ces périodes sont fragmentaires et différentes selon les espaces et les mondes religieux. Les auteurs y détaillent leur origine sociale et leur formation, mais aussi leur statut et les conditions de la traduction. Cette partie se lit comme une stimulante introduction à l'histoire culturelle de cet espace.

Un aspect particulièrement intéressant et richement illustré d'exemples est le chapitre consacré à l'influence des traductions sur les langues vernaculaires, au moins à trois points de vue : d'une part, elles facilitèrent l'émergence d'un fait écrit ; d'autre part, elles jouèrent un rôle non négligeable dans l'élaboration d'une norme linguistique, dans la structuration grammaticale et dans l'enrichissement du lexique ; enfin, elles permirent aux langues vernaculaires d'acquérir une légitimité nouvelle. Ces trois effets sont soigneusement analysés par les auteurs.

La deuxième partie est consacrée à la traduction et à la formation de la littérature profane. L'inventaire précis dressé par les auteurs permet de poser le constat de décalages chronologiques importants dans le développement de cette littérature dans les langues vernaculaires. Trois grandes zones apparaissent : le centre de l'Europe médiane (entendu ici comme constitué des trois grands royaumes, polonais, tchèque et hongrois), le sud-est de l'Europe médiane et l'Europe baltique.

Au cours de la période suivante, certaines langues restèrent périphériques au sein de ces royaumes (cas slovaque) ou à leur marge (cas slovène) et les traductions en hongrois, tchèque, polonais ou croate restèrent dominantes. Au sud-est de l'Europe médiane, dans des régions sous domination ottomane ou russe, la situation évolua différemment : une littérature nationale profane s'appuyant en partie sur les traductions apparut dès le XVIII<sup>e</sup> siècle dans les cas roumain, serbe ou ukrainien. Il fallut attendre le XIX<sup>e</sup> siècle pour le bulgare, le macédonien et l'albanais. L'Europe médiane baltique connut pour sa part une évolution hétérogène : en faible volume, les premières traductions apparurent dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, alors que dans le cas lituanien, pour des raisons qui tiennent à la structure de la société dans le royaume de Pologne, le nombre de traductions profanes resta, encore à cette époque, très limité. Dans les trois cas toutefois, un développement quantitatif ne fut réellement observable qu'au XIX<sup>e</sup> siècle.

Les auteurs accordent une attention particulière au détail par grandes aires linguistiques de l'évolution de la traduction au XIX<sup>e</sup> siècle (p. 95-128). Ils mettent en évidence les effets sur les traducteurs de l'évolution des structures sociales aussi bien dans les possessions habsbourgeoises que dans l'empire russe. Le profil des traducteurs se diversifia et les premières traductrices apparurent, en particulier pour le hongrois et le tchèque. Ce dernier phénomène fut plus tardif et moins important dans le sud-est de l'Europe médiane ou dans l'aire baltique.

La mise en évidence de la diversification des catégories et des cadres de la traduction dans le premier XIX<sup>e</sup> siècle, voire un peu au-delà de 1848, est fort intéressante. Les traducteurs apparaissaient souvent isolés – leurs travaux restaient peu nombreux –, mais on observe aussi à cette période une ouverture des hommes d'Église à des traductions de textes profanes, une multiplication des traductions réalisées par des auteurs en vue dans leurs langues nationales, et l'apparition de sociétés savantes ou littéraires. Par le biais de commandes, ces dernières jouèrent un rôle fondamental dans le développement et la diffusion de la traduction.

Les auteurs signalent un phénomène concomitant, celui de la transformation de la motivation à traduire. Au-delà de l'édification du

lecteur ou de la dimension missionnaire, une autre motivation des traducteurs apparut à cette époque-là : la volonté d'enrichir leur littérature par l'intégration de formes et de genres nouveaux. Ce glissement d'une dimension didactique vers une ambition plus proprement esthétique fut progressif et intervint avec un léger décalage chronologique selon les grandes aires. Cette évolution s'accompagna d'une interrogation sur les modes du traduire, provoquant des débats d'ordre principalement linguistique. En Hongrie, où la traduction s'était professionnalisée dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, ces débats apparurent très tôt et rassemblèrent d'emblée toutes les interrogations qui se retrouvèrent pendant les deux siècles suivants au cœur de la réflexion. Dans les autres régions, le phénomène fut plus tardif, et ne se développa que dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

Le premier ouvrage de réflexion sur la traduction fut celui de Ferenc Toldy (1843) qui posa les questions fondamentales, dont la première était celle de « savoir pour qui l'on traduit et dans quel but ». L'auteur était d'avis de traduire prioritairement les œuvres susceptibles d'éveiller l'intérêt et la sensibilité du public national (p. 145). Un autre débat survint à la même époque, sur la question de savoir si l'on pouvait se contenter de traduire de simples extraits plutôt que les œuvres intégrales.

Au cours de cette période, deux grands cas de figure se distinguent, en fonction des langues cibles. Le premier cas concernait les langues qui entretenaient déjà un statut privilégié avec une langue écrite relativement standardisée et utilisée couramment dans tout ou partie de la sphère publique, c'est-à-dire – dans la phase de sécularisation – principalement le polonais et le tchèque. La seconde catégorie était composée des langues vernaculaires n'ayant pas de statut officiel et/ou coexistant avec une langue dominante, même si celle-ci était parlée par une minorité de la population. Il pouvait d'ailleurs s'agir d'une langue amenée à prendre de l'importance dans le courant du XIX<sup>e</sup> siècle ; le hongrois, qui accéda au statut de langue officielle dans le royaume à la fin de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, en est un excellent exemple. Cette seconde catégorie concernait toutefois plus fréquemment le sud-est de l'Europe médiane où les langues vernaculaires (bulgare, macédonien ou, dans une moindre mesure, roumain) coexistaient avec de très nombreuses langues dominantes.

En outre, plusieurs langues vernaculaires n'étaient pas encore totalement fixées et elles connaissaient des variantes importantes (c'était le cas du slovaque, de l'estonien, de l'albanais ou du slovène notamment). La traduction joua dans l'évolution de la langue un rôle qui fut d'autant plus fort que la langue était peu développée et peu unifiée, en principe plus susceptible d'intégrer les innovations linguistiques introduites par les traducteurs. Ces langues connurent donc différentes formes d'évolution grâce à la traduction, à commencer par la création lexicale, en particulier pour la terminologie spécialisée dans la langue cible. Les moyens de cette évolution furent très variables : ils purent consister en un apport étranger direct, ou en un apport dialectal. La norme écrite évolua, souvent dans le sens d'un rapprochement avec la langue parlée.

Le chapitre consacré à « la traduction et la littérature » examine dans quelle mesure et de quelle manière la traduction a contribué à la formation et à l'évolution des littératures profanes en langue vernaculaire depuis la période de constitution des littératures jusqu'à la modernité littéraire. La traduction est alors observée comme une pratique d'écriture en même temps que comme productrice d'un corpus en langue locale. Les auteurs s'appuient sur la théorie du « polysystème » d'Itamar Even-Zohar, modèle qu'ils jugent pertinent pour les littératures d'Europe médiane, faibles dans leur période de formation. Dans un grand nombre de langues de la région, la traduction précéda la création originale. Cela valait à l'échelle collective aussi bien qu'à l'échelle individuelle des auteurs eux-mêmes. La traduction eut également un impact sur l'évolution des genres littéraires. Les œuvres traduites fournirent des modèles, contribuèrent à cristalliser les genres et à les faire évoluer. Cet élargissement se produisit sous l'effet de plusieurs phénomènes, au premier rang desquels l'émergence de communautés linguistiques et leur émancipation sociale. Il dut parfois affronter des résistances du pouvoir (certaines langues, comme l'ukrainien, étant plus visées que d'autres dans l'empire russe). Les auteurs soulignent que les pouvoirs impériaux, même dans des périodes de forte contrainte – comme dans l'empire d'Autriche entre le congrès de Vienne et les révolutions de 1848-1849 – connurent des difficultés à empêcher la circulation des textes et des idées. Ils rappellent également à juste titre que les phénomènes de

censure ne furent pas que le fait de pouvoirs ; pour le dire plus précisément, ils se combinèrent à des phénomènes d'autocensure de nature « patriotique » destinés à éliminer ou à limiter des contenus jugés transgressifs.

L'époque est également à l'élargissement contenu des supports, notamment à l'apparition des périodiques, très importants pour les traductions et déjà répandus pour la presque totalité des langues dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle ; cet élément essentiel s'accompagna d'un effort pour rendre la lecture plus largement accessible et la sortir de son confinement dans les élites intellectuelles. C'est également dans ce contexte d'extension qu'il faut comprendre la volonté de dépasser les entraves à la diffusion. Elle se matérialisa par l'institution du colporteur dans les territoires et les langues structurellement faibles – comme le slovaque. Mais plus généralement, elle se concrétisa par l'extension des réseaux de librairies et de bibliothèques dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle ; la mise en place de ces réseaux fut concomitante des effets de la construction d'un réseau plus dense d'écoles élémentaires en langue maternelle dans de nombreux territoires d'Europe médiane. Cette ouverture aux cultures autochtones, qui s'inscrivait dans le droit fil de l'esprit des Lumières, fut amplifiée par les progrès de l'instruction populaire et par la multiplication des brochures. L'ouverture du lectorat se manifesta également par la diversification des œuvres et de leur fonction, notamment avec l'émergence d'une littérature de divertissement, très majoritairement étrangère, donc traduite, dans un premier temps ; cette « révolution de la lecture » évoquée par Wittmann (1997) passa immanquablement par la traduction pour les langues les plus fragiles. Ces traductions contribuèrent donc à cette vision élargie du monde qui fut un point d'appui pour les cultures littéraires les plus jeunes ; cet apport – plus fréquemment par les grandes langues européennes – se doubla, dans un second temps, d'apports internes à la région et d'échanges littéraires qui allèrent en s'intensifiant. Les auteurs ne manquent d'ailleurs pas de rappeler l'importance du théâtre dans ce processus. L'existence d'une culture théâtrale (notamment avec le théâtre itinérant) facilita l'accès aux œuvres étrangères pour un public éloigné de la traduction écrite avant de permettre l'émergence d'œuvres en langues autochtones.

La troisième partie est consacrée à la traduction dans la modernité littéraire. Les auteurs prennent soin de rappeler la situation politique de la région à l'époque, d'abord partagée entre les quatre grands empires, avec des situations juridiques et symboliques différentes, puis dans le continent reconfiguré au lendemain de la Grande Guerre.

Ils distinguent deux groupes de langues selon leur niveau de standardisation ou de rénovation et signalent la difficulté à déterminer le rôle de la traduction pour celles du second groupe dont la standardisation fut tardive. Mais la modernité littéraire en Europe médiane eut ses « creusets » (Prague, Vienne, Budapest, Cracovie), ses zones d'extension assez naturelles, notamment vers les régions slovénophones, croatophones ou slovacophones. Elle créa une tension entre innovation et tradition – peut-être liée à une question générationnelle. Mais « en définitive, en Europe médiane, la modernité provoqua l'émergence de dichotomies nouvelles. Elle fut marquée par des tentatives pour concilier des aspirations opposées, soit en les cultivant parallèlement, soit en opérant une synthèse : être à la fois cosmopolite et national, construire un passé littéraire respectable et y opposer une avant-garde révolutionnaire, “rattraper” la poétique et la pensée critique occidentales et faire face à des réalités sociales, politiques et économiques souvent très différentes de celles qui marquaient le reste du continent » (p. 204-205). L'extension du lectorat fut un processus continu, et le nombre de librairies s'accrut considérablement au tournant du siècle, l'articulation entre activité d'édition et activité de diffusion se développa, tout comme la création de bibliothèques publiques et l'embryon d'un soutien public à la traduction, dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, mais plus encore après 1918, dans la phase initiale de construction des États modernes dits « nationaux ».

Comment la situation des traducteurs évolua-t-elle au cours de cette période ? En l'absence d'études exhaustives les concernant, les auteurs de l'ouvrage travaillent sur les plus visibles, répertoriés dans les différents dictionnaires biographiques. La majorité d'entre eux étaient issus de la petite bourgeoisie et de l'intelligentsia. Là où urbanisation et accès à la culture savante étaient plus récents, il existait un volant de traducteurs d'origine paysanne : « Au cours des dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle et de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, la fonction de traducteur se démocratise à l'image de la société tout

entière » (p. 217). Il s'agissait encore toutefois le plus souvent d'hommes qui avaient fait des études supérieures, très fréquemment à l'étranger. Nombre d'entre eux continuaient à traduire à partir de plusieurs langues.

Si les femmes restaient encore marginales dans cette activité, la Pologne faisait exception : près de la moitié des traducteurs y étaient des traductrices. Le phénomène fut antérieur à la Grande Guerre et se poursuivit après la reconstitution d'un État polonais. La traduction resta une activité dont il était difficile de vivre. Les traducteurs professionnels étaient une minorité et la traduction une activité complémentaire. Ce phénomène touchait tous les pays : des moins peuplés, où le marché du livre restait trop étroit, aux plus grands, où les traducteurs dans leur immense majorité ne traduisirent qu'un seul ouvrage. Comme le font remarquer à juste titre les auteurs, l'intellectuel restait encore peu spécialisé en Europe médiane, il cumulait plusieurs activités, s'essayait à différentes fonctions dans son champ, dont la traduction n'était qu'un aspect. Reste que le traducteur était fréquemment un écrivain qui construisait en parallèle son œuvre littéraire et son activité de traduction, cette double fonction étant particulièrement fréquente dans le domaine de la traduction poétique.

Autre phénomène de la période, le traducteur est moins fréquemment anonyme. Cette plus grande visibilité résulte de l'adoption progressive d'une législation sur la propriété intellectuelle, dans l'entre-deux-guerres, pour la plupart des pays de la région observée. Signe de ce changement de statut et de la reconnaissance du travail de traduction, les œuvres traduites sont désormais fréquemment accompagnées de préfaces ou de postfaces du traducteur. Dans certains cas, en Hongrie notamment, les écrivains-traducteurs y exposent même leurs idées sur la traduction.

Entre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, les auteurs notent un essor de la traduction, voire un véritable bouillonnement. Comme l'écrivent les auteurs, « l'«ancien» et le «nouveau» se côtoyaient, suscitant des tensions, des querelles intergénérationnelles et des débats dont certains n'ont rien perdu de leur actualité » (p. 229). Ces débats portaient aussi bien sur le rôle de la traduction, sur le statut du traducteur et sur la pratique traductive que sur la place de la littérature traduite au sein du système littéraire.

Ce bouillonnement contraste singulièrement avec la quatrième et dernière période étudiée, intitulée « Sous le totalitarisme », et qu'il faut comprendre ici comme allant de l'après-guerre aux changements de régime de 1989. Elle est introduite par un panorama historique succinct mais précis et utile. Si les auteurs signalent d'emblée que la période considérée ne fut pas une période de fermeture à toute circulation des textes, c'est pour mieux rappeler que le degré d'ouverture aux littératures étrangères fut étroitement corrélé au degré d'ouverture des différents États au fil du temps, mais aussi à la taille de la communauté linguistique d'accueil. Ils signalent également que le délai entre œuvres originales et traduction, bon indicateur de l'ouverture, fut extrêmement variable, et que, de ce point de vue, d'une manière qui semble homogène dans l'ensemble de l'espace considéré, les années 1960 furent fastes aussi bien pour les littératures occidentales que pour la littérature russe.

Il reste que le phénomène majeur de la période, en particulier dans la première décennie, fut la transformation de l'origine géographique des œuvres traduites. Sans surprise, la domination des traductions de la langue russe fut spectaculaire au cours de la période stalinienne alors que les œuvres occidentales furent très peu traduites. À l'exception peu surprenante de la Yougoslavie, le phénomène s'observa massivement jusqu'aux années 1960. Il fut plus marqué dans certaines régions, en particulier dans les pays baltes où il accompagnait une politique de réduction systématique du rôle des langues nationales.

Globalement, un rééquilibrage s'opéra dans les années 1960. Outre la réapparition d'œuvres occidentales (classiques ou récentes), le marché de la traduction s'ouvrit aux traductions d'œuvres de la littérature latino-américaine. La proximité idéologique provoqua également une apparition de traductions d'œuvres asiatiques ou africaines, venant de pays sélectionnés dont la littérature fut promue dans une proportion moindre. Lorsqu'ils analysent les auteurs traduits, les auteurs mettent en évidence plusieurs caractéristiques de la traduction dans l'Europe médiane de cette période-là : le choix des auteurs est une combinaison d'idéologie (prévalence des auteurs compatibles avec la politique étatique, à proportion de leur acceptabilité morale) et de pragmatisme (prise en compte de la question des droits d'au-

teur, d'où une préférence pour les classiques, ainsi qu'un lot d'auteurs plus récents, même si leur compatibilité n'était pas totale). La fiabilité idéologique ne fut pas le seul critère ; la dimension morale, beaucoup moins souple et évolutive qu'en Occident, était également prise en compte dans des choix très encadrés.

Dans cette période, les traducteurs étaient très nombreux, mais ils étaient organisés professionnellement. Ils disposaient d'un statut reconnu et de privilèges non négligeables. Certains d'entre eux, en partie à la périphérie, étaient des écrivains interdits de publication qui s'étaient tournés vers la traduction. Si le phénomène était plus marquant avant les années 1960, il s'agissait d'une politique délibérée au cours de la première période du régime Kádár en Hongrie. Cette forme de « purgatoire » concerna également les intellectuels « bourgeois » privés d'activités publiques culturelles.

Cette dernière partie, tout en mettant en évidence des phénomènes très différents de ceux observés au cours des périodes précédentes, poursuit la réflexion autour des trois grandes questions qui structurent l'ouvrage et qui lui confèrent son originalité en même temps que son intérêt. Au-delà du seul fait de la traduction, par touches successives, les auteurs proposent en réalité une forme d'histoire culturelle de l'Europe médiane sans équivalent par son accessibilité et par sa rigueur.

Étienne Boisserie